

24 images

Les tortues de la liberté / Turtle Diary

Maurice Tourigny

Numéro 28-30, automne 1986

URI : id.erudit.org/iderudit/22071ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN 0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tourigny, M. (1986). Les tortues de la liberté / Turtle Diary. *24 images*, (28-30), 67-68.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

TURTLE DIARY

Les tortues de la liberté

Maurice Tourigny

Les tortues de mer géantes, solitaires et menacées d'extinction, coincées dans leur carapaces qu'elles semblent porter comme un fardeau. Lentes et maladroites mais tellement attachantes. Les voir nager dans l'eau trouble d'un aquarium turquoise et se frapper contre le verre taché de mains d'enfants, c'est vouloir les délivrer. Qui n'a pas souhaité libérer ces curieuses bêtes, les retourner à la mer?

C'est le rêve secret puis le projet commun de Neaera et de William, deux Londoniens qui se croisent souvent aux portes du zoo mais qui ne se connaissent pas, jusqu'à ce que le gardien de l'établissement les informe de leurs intentions respectives.

Ne cherchez ni poignard dégoulinant de sang, ni scène brûlante d'amants excités et encore moins d'astronef en route vers une quelconque galaxie dans *Turtle Diary* de John Irvin (sans «g», rien à voir avec le romancier). Ne vous attendez pas non plus à une fable écologique ou à du métrage documentaire sur l'habitat des reptiles. Le scénario du brillant Harold Pinter n'a rien d'un sermon: il raconte sur le ton de la confiance l'histoire de deux êtres un peu confus qui s'aident à vivre et à prendre leur élan en réalisant une tâche qui leur tient à cœur.

Elle, Neaera, écrit des contes pour enfants qu'elle illustre de ses propres dessins. La quarantaine avancée, elle vit seule et s'ennuie d'autant plus qu'elle souffre du blocage de l'écrivain et qu'elle n'arrive pas à travailler. Depuis qu'il a laissé sa femme, ses deux filles et son rôle d'homme d'affaires propre, William est commis libraire et habite une maison de chambres où il partage une cuisine et une salle de bain avec d'autres locataires. Le quotidien lui pèse et sournoisement l'inertie le

guette. Avec la complicité de George, le gardien, Neaera et William conjuguent leurs efforts et mettent leur plan à exécution.

Enfin des personnages sentis, une femme et un homme grande nature qui ressemblent plus à vous et moi qu'à Sophie la Victime et Rambo le Rédempteur! Le cinéma de nos jours nous montre rarement des gens qui travaillent, qui cuisinent, qui hésitent et qui se réservent. Neaera et William se débattent avec leur malaise, celui que nous éprouvons tous à une époque ou l'autre de notre vie, celui dont nous n'avons aucune envie de parler, celui qui nous accapare et qui ternit l'éclat des choses. Mais ici pas de place pour le spectaculaire, le grandiloquent: tout se joue à petite échelle entre le regard narquois de Ben Kingsley et le sourire sec et pincé de Glenda Jackson.

Turtle Diary doit beaucoup à ses acteurs qui savent animer le dialogue elliptique de Pinter. D'ailleurs s'agit-il vraiment d'un dialogue? Neaera et William parlent à tour de rôle mais ne se répondent jamais même s'ils s'écoutent; ils se rejoignent dans l'action, dans une action et non dans les mots. Pinter nous a habitués à ces échanges d'esseulés qui poursuivent leurs monologues malgré la présence des autres: son théâtre est peuplé de «misfits» réunis le temps de se découvrir une parenté.

Les deux comédiens vont au-delà du texte et créent des personnages typés sans jamais céder à la caricature. Chacun de nous a connu une Neaera, nerveuse, raide, sévère mais non sans chaleur quoique bien dissimulée. Elle est de ceux qui vont au but en ligne droite et qui peuvent être brutaux sans s'en apercevoir parce qu'ils le sont aussi avec eux-mêmes. Glenda Jackson excelle dans l'expression de cette tension masquée par des allures de froideur et de distance.

Ben Kingsley, de Gandhiesque mémoire, compose un personnage désillusionné, profondément déçu, réfugié dans le sarcasme et l'humour auto-flagellateur. Il méprise son existence et porte le poids du monde sur son dos. Kingsley et Jackson par leur justesse, leur retenue et leurs nuances, nous rappellent la disette d'acteurs de leur trempe que connaît le cinéma actuel; sans complaisance, leur jeu ne sert pas à nourrir une image publique ou à flatter un ego démesuré. Leur art est tout entier investi dans la création d'un être complexe, d'une situation possible, donc tout entier au service du spectateur.

Autour des héros, Pinter et Irvin organisent un petit monde qui nous paraît familier: les voisins aux comportements étranges comme celui de Neaera qui déclare détester les voyages mais qui apparaît toujours à l'écran une valise à la main; les coïncidences parfois inquiétantes qui nous poussent à des gestes inexplicables; le pub où l'on ressasse ses ambitions devant un verre, et tous ces gens qui meublent le quotidien mais dont on ignore les vérités.

Turtle Diary, vous l'avez deviné, fonctionne par identification. Le spectateur reconnaît la fatigue des protagonistes, le ronron de leur routine. Avec eux il ressent le désir de changement, le besoin de se prouver sa valeur, l'espoir de l'action. Comme eux, il veut sortir de sa coquille.

En relâchant les tortues, Neaera et William s'affranchissent. Devant la mer, ils célèbrent leur propre liberté; ils ont réussi à quitter leur espace clos. Le parallèle est net: les deux personnages malgré leurs craintes et leurs défenses (la carapace) parviennent à briser les patrons de leurs jours ennuyeux. Combien de fois la caméra nous les montre-t-elle devant une fenêtre en observateurs passifs du monde extérieur? Combien de fois voyons-nous William derrière la

vitrine de sa librairie, lieu d'ordre et de protection? Le gyron que garde Neaera dans un aquarium et qu'elle étudie pendant des heures n'est qu'un alter ego, une projection d'elle-même. On ne peut s'y tromper: Neaera et William sont à leur façon des tortues, vieillottes, lourdes, immobiles auxquelles seule la mer peut rendre le goût de vivre.

Une parabole? Oui mais légère, sans cérémonie, qui oublie de pontifier et qui nous fait rire. Il faut insister: *Turtle Diary* est bourré d'humour. Les démêlés de William avec un chambréur ennemi sont hilarantes; sa gaucherie et sa nervosité au volant de la camionnette qui transporte les trois tortues provoquent les rires à coup sûr. Le film contient aussi beaucoup d'éléments inattendus qui ajoutent à la fraîcheur et au réalisme de l'ensemble en se moquant des récits traditionnels mille fois remâchés.

Au bout du compte, John Irvin a réalisé un film original, sans compromis, à la mode du jour. Il nous donne une de ces œuvres typiquement britannique, raffinée et impeccable qui s'applique à contredire les clichés.

En voyant *Turtle Diary*, on pense au cinéma anglais des années 60, on pense aux débuts de Richardson, de Reisz, de Schlesinger, de Lester; quelque part Irvin leur ressemble dans la description attentive d'un milieu mais aussi dans un appel à l'action, un rejet de la passivité. Irvin a hérité de la révolte de ses aînés qu'il a domptée et exprimée plus discrètement chez ses personnages d'âge mûr au caractère rangé. Mais il suffit de stimuler ce bon vieux fond de subversion...

Turtle Diary est arrivé sur les écrans sans battage publicitaire assommant. Personne n'avait entendu de potins sur le tournage ou la post-production. Aucune rumeur de chef-d'œuvre n'a précédé le lancement. Réalisé en Grande-Bretagne avec un budget restreint, *Turtle Diary* est le premier long métrage d'une maison de production récemment fondée par un groupe d'artistes (dont Jackson et Kingsley) soucieux de tourner des scénarios de qualité, en dehors des contraintes imposées par les grands studios.

Faut-il voir là une cause de la précision et de la facture soignée du film?

L'intelligence du scénario d'après le magnifique roman du même titre de Russel Hoban aurait-elle effrayé les «majors»? De toute façon, *Turtle Diary* joue près de chez vous et il s'adresse à un public adulte qui n'a pas besoin de bons et de méchants, de musique en conserve et de message grossièrement trafiqué pour apprécier un film.

TURTLE DIARY

États-Unis — Grande-Bretagne, 1986

Ré: John Irvin

Scé: Harold Pinter d'après le roman *Turtle Diary* de Russel Hoban

Int: Glenda Jackson (Neaera Duncan), Ben Kingsley (William Snow), Richard Johnson (Mr. Johnson), Michael Gambon (George Fairbairn), Rosemary Leach (Mrs Inchcliff) Eleanor Bron (Miss Neap), Harriet Walter (Harriet), Jerøen Krabbe (Sondor), Nigel Hantorne (l'éditeur), Michael Aldridge (Mr Meager)

93 minutes, couleurs

Dist: Samuel Goldwynn

Glenda Jackson dans *Turtle Diary* de John Irvin

